

ALAIN CARRÉ

ITINÉRAIRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528089

Dépôt légal : mars 2026

*Il n'y a pas de chemin vers le bonheur,
le bonheur, c'est le chemin.*

Lao Tseu

La mare

(texte inspiré par un roman de Stephen King)

Un jour, j'ai trempé ma main dans la mare aux mots. La sensation que j'en ai retirée a été telle que j'en ai tremblé de tout mon corps. Dans ma tête, tout se bousculait, à m'en donner le vertige. Dans mon corps, ce fut un véritable séisme, quelque chose que je ne ressentirai à nouveau que bien des années plus tard, avec la fille qui reçut mes timides avances. Lors de cette première visite à la mare, j'avais dix ans. Je découvris cette mare sans savoir ce qu'elle était, ce que je pouvais y découvrir, ce qu'elle allait m'apporter. Mais elle a permis à un petit garçon timide, effacé, portant lunettes, bégayant et zozotant, de se réfugier dans l'écriture. De coucher sur le papier tout qu'il ne pouvait – ou n'osait – pas dire. Je me mis à écrire tout ce qui passait dans ma tête, et il en passait des choses dans la tête de ce petit garçon. Je ne jouais avec les autres garçons que lorsque mon frère était là, en son absence j'avais trop peur d'être moqué, bousculé voire pire, dans mon village les gosses n'étaient pas tendres.

Sur le papier, je devenais héros. Policier, espion, sauveur de la veuve et de l'orphelin. J'écrivais, avec les mots d'un gamin de dix ans, mes craintes, mes angoisses et les transformais. Je devenais ce héros qui résolvait tous les problèmes, toutes les situations. Chose que j'étais incapable de faire dans ma vraie vie. Si quelque chose me choquait, heurtait une sensibilité exacerbée, je bégayais plus encore, et quand on se moquait – à chaque fois ! – je pleurais. Et les autres – gosses ou adultes – se moquaient encore plus. Sur le papier, face à mes personnages placés dans cette situation, j'accourais, je les sauvais en lançant quelques répliques bien senties – sans bégayer. Et si

parfois – en désespoir de cause – il fallait distribuer quelques coups, je n’hésitais pas.

J’ai grandi, et j’ai oublié la mare. Je suis passé à autre chose. J’ai vécu hors de l’écriture, parce que je ne pouvais écrire que seul, et que je ne l’étais plus. Mes expériences m’avaient rendu – un peu – plus fort et je pouvais dire, assez souvent, et j’avais moins besoin de l’écriture. Puis les aléas de la vie m’ont fait tomber, de très haut. Et j’ai retrouvé la mare, et j’en ai extrait les mots que j’aurais voulu dire, mais personne n’était là pour les entendre. Alors je les ai écrits, et j’ai continué. J’ai tiré de la mare des mots et des mots, mes mots exprimaient mes maux.

La mare est profonde et je m’y plonge parfois totalement. La première fois qu’elle m’a englouti, j’ai eu peur tellement j’avalais de mots. Maintenant je m’y baigne avec bonheur. Même si parfois – souvent ? – j’y pêche beaucoup plus de mélancolie que de joie. Peu importe, car la joie, le bonheur d’écrire sont là. Exprimer même la désolation est une jouissance, car j’en ressens une grande libération. Je me libère de mes maux grâce aux mots, grâce à l’écriture. Écrire est un soulagement. Même le bonheur peut être lourd à porter. Alors le malheur !

Il y a quelques années, j’ai écrit :

écrire pour ne pas pleurer

Aujourd’hui, j’écrirais :

écrire pour pleurer ou sourire

Rêveurs d'amour

Reflet des eaux, cris des mouettes, murmure de la ville au loin. Des bruits se mêlent dans ma tête, les sons se bousculent et forment la trame d'une histoire improbable, de ces histoires qui naissent au détour d'une impression, d'un sentiment, et qui ne finissent jamais parce que leur fil court dans nos cœurs, dans notre esprit, leur donnant l'illusion de l'éternité, la seule qui soit réelle. Un regard, un tremblement et tout se met en branle. Plus que les mots, un simple regard dans le silence révèle tout ce qu'il y a à dire. Et je préfère à tous les discours le simple chant murmuré qui sort des lèvres de l'aimée.

Le bateau s'en allait, bercé par le courant. Le fleuve, autour de la coque, se faisait caressant pour ne pas gêner les passagers. Allongés sur le pont, main dans la main, ils se laissaient aller à une douce rêverie. Le port d'attache était déjà loin, infiniment oublié. Ne restait que le plaisir d'être ensemble. Rêver une songerie commune, occulter tout le reste, voguer de lame en lame, ne plus avoir d'attaches, ne pas attendre l'escale. S'enivrer de silence, oublier les mots. Rejeter l'inutile, ne vivre que d'un regard échangé, d'un chant où se révèle l'amour. Ils voguaient et le navire les emportait au gré du fleuve. Le voyage avait commencé sur les rives d'un lac où dormaient des navires esseulés, bercés de vagues tranquilles, les voiles repliées, en l'attente d'un départ espéré. Debout sur le quai, leur rêve avait gréé un navire, les emportant au loin. Ils avaient rêvé longuement, leurs corps se pressant, offerts à un invisible vent du large. L'attente était océan et une lame de fond les emportait, tel un vaisseau sans gouvernail, les voiles offertes au vent, telles des ailes géantes. Je les savais immobiles et pourtant voyageant si loin qu'ils en devenaient

impalpables. Tout suggérait à leurs deux cœurs le départ. Le lac, vaste, à découvrir tel une mer inconnue, le fleuve qui s'y jette et en repart, comme plein de forces neuves, prêt à emporter dans de courses folles et infinies deux voyageurs prêts à tout vivre et à ne rien refuser.

De rencontres brèves, mais intenses en séparations longues et déchirantes, le rêve se fait plus fort, plus désirable. Un autre lac, un autre fleuve, et tout semble recommencer, se répéter à l'infini, semblable et différent à la fois. Les mains qui se joignent, les yeux qui se noient les uns dans les autres, les corps qui se pressent, gestes cent fois répétés, mais plus beaux, mais plus forts à chaque fois. Et quand une simple promenade, au bord d'un lac, dans un jardin où se côtoient d'autres promeneurs, devient une véritable odyssée, où l'on traverse des mondes inconnus ! Quand une simple maison donne à l'esprit des rêves avoués ou inavoués, qui resteront à jamais inachevés. Auraient-ils été cent mille de plus dans ce jardin, ce jour-là, qu'ils n'en auraient été que plus seuls. Deux corps qui se cherchent et se trouvent, deux cœurs qui battent à l'unisson, qui vivent le même rêve sans même avoir à se le dire ! Ils auraient pu être deux mille, on n'aurait vu qu'eux deux. Ils étaient là, immobiles, face à l'immensité des eaux. Leurs yeux suivaient les oiseaux et leurs cœurs se posaient sur leurs ailes et le monde entier disparaissait dans un bruissement de plumes ! Les mots devenus inutiles s'étiolaient. Et le rêve entre en son printemps, encore fragile, tout frémissant d'avoir dormi si longtemps. Il ouvre lentement sa corolle au soleil de l'amour, se réchauffe longuement et laisse entrevoir en son sein les mondes endormis qu'il est prêt à offrir. « Mais qui donc pourrait retenir les rêves que l'on rêve à deux ? » Et voici que le rêve s'épanouit. Ils n'ont plus qu'à se laisser porter, voyageurs immobiles au milieu des autres, tous ceux qui les regardent et ne voient pas qu'ils ne sont plus là. Ils ont embarqué sur un navire aux voiles immenses et le vent qui les gonfle est la brise de leurs souffles mêlés. Et le navire descend le fleuve tant de fois espéré qui les mènera au large et la grande ville, là-bas au loin, ne sera sans doute qu'une escale. Où les emmènera-t-il, où les déposera-t-il ? Ils ne le savent

et veulent l'ignorer. Les rêveurs d'amour ne demandent rien, n'attendent rien... Se laissant porter par les ailes irréelles du désir, ils ne demandent qu'à être deux, perdus au milieu d'un désert de solitudes, et leur rêve est l'oasis tant espérée du voyageur. Les eaux du fleuve s'ouvrent devant eux. Ils gisent, allongés côte à côte sur le pont du navire. Et rien ne peut plus les séparer. Et que l'on ne vienne pas me dire que cela n'est qu'un rêve, qu'ils vont se réveiller ! Mais ils ne dorment pas, ces deux-là ! Et puis Morgane et Merlin n'étaient que rêve, eux aussi, et pourtant qui veut peut les voir hanter la forêt de Brocéliande. Et ces deux-là hantent votre fleuve pour l'éternité. Car un tel rêve ne s'oublie pas, un tel rêve ne s'éteint pas et il est si fort que vous les verrez vivre ce rêve, il se gravera dans vos mémoires. Regardez-les, ces deux-là, statues vivantes face à ce lac où tout a commencé. Regardez-les, plus vivants que tous ceux qui les entourent, les frôlent du regard, s'agitent et vivent ! Les dormeurs, ce sont ces autres, qui vont le regard fixe, ignorant ce qui les entoure, ignorant ceux qui les entourent ! Voient-ils seulement ce couple merveilleux, yeux et cœurs grands ouverts ? Je ne le crois pas ! Et peut-être est-ce mieux ainsi... Ou peut-être pas...

Imagine... Imagine que sur la rive de ce lac, ce jour-là, les gens se soient tous arrêtés... Et que tous se soient mis à rêver, aussi fort, aussi loin que ces deux-là. Mais je laisse cette illusion à d'autres, car ce jour-là, il n'y avait qu'eux deux. Et cela a suffi pour changer un monde. Et ils sont partis, découvreurs de mondes inexistantes, sans gouvernail, mais sans but. Et qu'importe un gouvernail quand le voyage est infini et qu'il n'importe guère que ce soit telle ou telle côte que le navire touche ! La grande ville est déjà dépassée, laissée dans sa réalité et s'offre aux regards une nouvelle immensité. Ils se savent aux portes d'un monde merveilleux, si proche et si lointain.

Imagine, mon amour... Imagine que je te prenne la main. Imagine que tu laisses tes yeux se noyer dans les miens, pour un instant ou pour une éternité, pour un instant d'éternité. Laisse-toi porter par mes mots et suis-moi. Rêvons ensemble et viens avec moi découvrir que la séparation n'existe pas,

n'existe plus. Mes yeux se sont mêlés aux tiens, ta main un soir a serré la mienne et j'ai su que je ne pourrai plus jamais, non pas t'oublier, mais ne plus penser à toi. Imagine que chaque rencontre est une vie où l'on se redécouvre, où tout se réinvente. Imagine que le fait de se quitter, un soir, est le prélude à une nouvelle naissance, d'où nous ressortons encore plus aimants. Nous sommes ces deux qui rêvent sur les rives d'un lac, notre navire est si réel et si impalpable à la fois que rien ne pourra l'arrêter. Il survivra à toutes les tempêtes, à tous les écueils, à toutes les rencontres.

Ils se perdent dans un songe dont on ne revient pas toujours. Ils s'égareront dans le labyrinthe de leur rêverie et les chemins multiples qui s'offrent à eux. Depuis combien de temps sont-ils immobiles, voguant dans les méandres de leur amour ? ... Qu'imaginent-ils, au bout de leur voyage ? Des îles désertes au sable fin, où seules les traces de leurs pas affleurent, où des milliers d'oiseaux ne lanceront leurs cris que pour eux... Des mers de tempêtes où ils naviguent de concert, sans jamais connaître l'habitude du mortel calme plat... Des déserts aux dunes immenses où ils cachent leurs deux vies, où ils s'aiment aux étoiles et vivent immortels... Une maison aux pièces chaudes où ils s'aiment au milieu de vies grandissantes... Un jardin, où leur amour s'embellit et grandit, et où ils sèment la fleur de leurs cœurs...

Je ne le sais... Peut-être tout à la fois...

De vagues de douleur en océan de tendresse, ils traversent les tourbillons de la vie. Alors, avouer les soirs où tout s'enfuit, chanter les larmes retenues, de douleur ou de bonheur, les caresses éperdues, dire la pluie qui tombe des nuages des idées noires. Raconter les jours couleur amour. Peindre les regards qui errent au hasard, dessiner les mots qu'on murmure entre deux sanglots, dessiner les silences quand l'amour se noie dans l'immense, et parler de folie, d'amour et d'espoir infini.